“L’Art en Irak”/Al-Fann fil-Iraq ‘abr al-‘asour

Beaux-Arts, 28 April 1950

Par je ne sais quel concours des circonstances, la majorité des Francais est incapable de situer géographiquement l’Irak. Pour tout un chacun, l’Irak est la Perse. Cest faux. L’Irak, ancienne partie de l’Empire ottoman; a trouvé son autonomie au lendemain de la guerre 1911-1918. C;est donce un Etat jeune politiquement, aux frontiers tracées sur une terre antique autour de Bagdad.

Le Coeur de l’Irak, c’est l’ancienne Mésopotamie. Le territorie est limité au Sud par l’Arabie saoudite et le golf Persique; à l’Est par la Perse (anciennement Iran); au Nord par la Turquie; à l’Ouest par la Syrie et la Transjordanie.

Archéologie

Travaux et Découvertes

Par Jamil Hamoudi, Professur d’Art au Collège d’Enseignement de Bagdad

Nombreuses sont les richesse archéologiques que l’Irak perdit pour les avoir laissé disperser dans les musées étrangeres et les collections privées. Par Bonheur, quelques Irakiens se mirent un jour eux-mêmes au travail, cherchèrent, trouvèrent et le pays put ainsi conserver son patrimoine. Le point de départ de ce mouvement archéologique national fut au cours de la deuxième guerre mondiale, période pendant laquelle les chercheurs étrangers étaient absents.

Les premiéres fouilles en Irak avaient été effectuées vers la moitié du XIX siècle par Rouet, consul de France, dans les montagnes du nord. Puis vinrent de nombreuses missions européennes et américaines. La Direction générale dut d’abord, sur ses chantiers, faire appel à des savants étrangers. Mais bientôt la jeune génération des savants irakiens prit leur place et les résultats ne se firent pas attendre. Les collections nationales s’enrichirent très vite, de pièces exceptionnelles dont l’ensemble bouleversa les théories déjà établies. Par exemples les savants durent modifier leurs opinions sur les tables des lois de Hammourabli, tenués pour être les premières qui n’aient jamais existé par suite de la découverte en 1946 des lois d’Echnouns, antérieures de deux siècles (1950 av. J.-C.). A Erido, on trouva des potières, des céramiques, des tombeaux très anciens (avait l’écriture et la sculpture, avant le metal). Dans le nord on mit à jour les canalisations du roi Sanharib; un canal couvert en Pierre qui ravitaillait Erbil, lui amenant l’eau du fleuve Bastoora, à plus de 12 kilométres.

Mon dessein n’est que de donner au lecteur européen une idée générale sur les dernières découvertes. J’indiquerai seulement à ceux que la question intéresse particulièrement la revue archéologique irakienne “Sumer” publiée par la Direction générale des Antiquités. Cette publication officielle est riche à étudiés varies par les savants archéologues irakiens comme Taha Baqir, Fuad Safar, Beschir Francis, sous la direction de S. E. Docteur Naji Al-Asil.

Le Lion d’Erido

Erido est une ville sumérienne très ancienne située au sud de la ville d’Ur. La Direction générale y installa plusieurs chantiers au adessifs, notamment sous la direction de M. Fuad Safar.

La mission trouva un lion sculpté dans un granit noir (de 1 m 50 sur 50 cm), en foul dans le sable loin de la ville. Il fut établi qu’il s’agissait là de l’un des deux lions qui gardaient la porte de la ville, comme c’était l’usage dans l’Irak ancien (on découvrit par la suite des fragments du deuxième). La rareté de la matière (Erido est en briques dans un désert de sable) suggérait nettement l’importation. Il apparut aux experts que le granit apporté de Syrie ou de Transjordanie, avait, par sa dureté, dicté un style au sculpteur, style s’apparentant, très directement au style sumérien. On remarque dans cette pièce unique :

1. La part importante prise par la décoration, comme habituel chez nos sculpteurs anciens. La technique des poils par exemple est utilisée à des fins décoratives qui donnent aux formes un caractère plastique particulier, contrastant avec les lignes droites et les plans lisses.
2. La liberté parfaite de l’artiste vis-à-vis de la nature dont il s’éloigne franchement : oreilles carrées du lion, indication rectiligne des pattes antérieures, stylisation du mufle. La bête en ère ( ?) est inscrite dans un parallélépipède rectangle presque parfait si l’on excepte les bords arrondis. D’autre part, l’apparence n’a rien de froidement esthétique ;
3. La relation étroite qui existe entre les formes stylisées de cette statue et l’architecture des temples et palais sumériens. Cette relation me porterait à croire, personnellement, que ce n’est pas la matière qui a dirigé l’artiste mais l’artiste qui choisie ;
4. Le style de bas-relief avec lequel le sculpteur a traité le granit. La mensure du ciseau est peu profonde, les pattes sont collées au corps.

Actuellement, ce lion orne le centre de la cinquième salle du musée de Bagdad.

Doudou

Cette statue de l’écrivain sumérien Doudou fut confisquée à un particulier qui s’apprêtait à la vendre à des étrangers.

Qui est Doudou ? Les réponses sont encore insatisfaisantes. Ce que l’on sait, c’est que Doudou était un homme de génie sumérien vivant il y a quelque 4550 ans, sous la dynastie d’Ornanchi.

On possédait déjà deux bas-reliefs se rapportant au roi Orananchi et comportant un haut fonctionnaire désigné par le nom de Doudou.

D’autre part, dans des inscriptions du règne d’Antemina, figure à nouveau le nom d’un Doudou, chef des prêtres du dieu Nin-Gir-Su, et inventeur de poids et mesures ainsi que d’un législation des prix.

Soixante ans séparant ces deux règnes on ignore s’il se peut agir du même Doudou. Il est possible par ailleurs que l’inscription du règne d’Antemina rapporte un fait du règne d’Ornanchi.

Le statue de Doudou, sculptée dans un roche volcanique noire, n’a pas plus de 45 centimètres de haut. Elle fut découverte par un paysan dans les ruines de Lagach, à Telio, près du Babylone.

Sur le dos même du personnage figurent, verticalement, cinq lignes d’écriture sumérienne, inscrites dans un rectangle grillé, traduites de droite à gauche par : Au Dieu Nin-Gir-Su – Doudou – l’écrivain – deux imduguds – a offert (la statue se trouvait donc dans l’un des temples du dieu Nin-Gir-Su à Lagach). Nin-Gir-Su était le dieu suprême de la ville ; l’Imdugud est à la fois le symbole de cette ville et de la divinité.

Bien que le peuple sumérien ai été peur nombreux, sa civilisation a toujours été des lus avancées. Indiquons par exemple qu’il était gouverne par un parlement élu. Ce n’est que plus tard que ce parlement se nomma un chef, chef qui céda enfin la place à un roi. Processus pour le moins curieux.

L’artiste, comme celui du lion d’Erido, a choisi une roche noire étrangère au sol irakien. Le style sumérien y est aussi nettement proche du bas-relief, caractérisé par des formes simples et expressives. Le sculpteur avait à figurer un penseur qui avait eu une grande influence sur son pays, une intelligence-témoin en quelque sorte, aboutissement d’une ère de culture, un homme aime des rois été des grands prêtres, vénéré et redoute par le peuple. Il fallait exprimer a la fois l’adoration et la crainte.

Ni la dureté de la matière, ni l’appréhension devant la nature n’ont gêné l’auteur dans sa création. Les yeux de Doudou, d’une lucidité extrayante, son sourire exprimant la possession de la connaissance, une confiance parfaite eu son pouvoir. Le sculpteur ne voulait laisser aux hommes aucun doute sur le génie de Doudou. Le caractère du visage se poursuit dans la puissante ligne du cou qui rejoint d’un seul trait les épaules. Les mains, par leur position symbolique, expriment le mysticisme. La stature du corps inspire le respect.

Quant à la position symbolique des mains, nous la retrouvons dans de nombreuses statues sumériennes, pour exprimer la sincérité religieuse et un foi parfaite en Dieu et en sol. Tandis que la sculpture assyrienne s’attache plutôt a exprimer la force physique, la sculpture sumérienne figure plutôt l’homme qui pense et qui construit.

Tel Harmal

Tel Hamral est une colline sise à quatre kilomètres a l’est de Bagdad. Depuis 1949, deux missions confiées successivement à M. Mohamed Ali Mustapha et M. Tara Baqir, obtinrent des résultats très appréciables.

Grace à ces fouilles, le jour se fit sur une contrée jusqu’ici inconnue : la région de Diala, entre le Tigre et l’Euphrate.

A Tel Harmal, les fouilles mirent a jour des temples entoures de maisons, elles-mêmes inscrites dans un large enceine. La découverte la plus importante est celle du grande temples des dieux Khani et Nesaba, temple garde par deux étranges lions de terre culte.

Dans la maisons environnantes (supposées être celles des fonctionnaires), les savants trouvèrent une bibliothèque particulièrement riche : écrits officiels, dictionnaires de langues, atlas géographiques, zoologiques et botaniques ; enfin des pages de musique sumérienne, les premières.

Les Lions de Tel Harmal

Devant l’entree meme du temple on trouva des débris finement ouvrages. Actuellement la statue a été reconstituée par les ateliers du musée de Bagdad\*, se trouve dans ce même musée. A propos de l’efficacité de cette garde des villes, par des lions sculptés, il me revient à l’esprit une anecdote assez éloquente.

Le musée de Bagdad avait fait deux copies des lions de Tel Harmal et les avait placées devant son entrée principale. Un beau matin on trouva l’une d’elles brisée : pendant la nuit, un homme ivre s’était trouve nez a nez avec ce lion et, pris de peur, il lui avait asséné un cou de bouteille sur le mufle. Un examen approfondi de la statue permet de ne pas trouver incompréhensible cet acte de panique.

L’argile permit au modeleur de Tel Harmal de rester plus près de la nature que le sculpteur d’Erido: elle se plia a son désir, se soumit a une idée en quelque sorte préconçue.

Par sa malléabilité même la matière tendre est dangereuse, portant à l’affèterie a l’excès de détails décoratifs. Il paraît évident que l’artiste de Tel Harmal a d’abord essaye la matière en a expérimenté les ressources avant d’attaquer avec une parfaite assurance, son travail.

Les points les plus remarquables de ces sculpteurs sont les suivants :

1. L’impression de force et de plénitude qui se dégagé de l’ensemble en même temps que l’expressionnisme: le cri, l’attitude, les pattes de dragon;
2. L’artiste a systématiquement évité lignes droites et angles ; les formes sont arrondies.
3. L’utilisation plastique de la décoration. Le contraste qui existe entre la décoration très fouillée des lions et la nudité architecturale du temple est frappâmes ;

Rien en effet ne permet de supposer que le grand temple de Tel Harmal ait jamais comporte d’autres éléments décoratif que ces deux lions. Il est possible que le contraste que nous avons remarque ait été voulu par l’artiste pour compenser la nudité de la architecture.

1. Malgré son désir de vérisme, le sculpteur a préservé a la fois sa personnalité et le style sumérien.

Du deuxième lion on n’a trouve que des fragments. Il semble ne différer légèrement du premier que par l’expression.

Les Pages du Musique

Il semblait chimérique d’espérer trouver jamais des notes de musique sumérienne. Ou pouvait certes imaginer qu’il existât une musique sumérienne de tradition orale, mais non une transcription. D’où l’importance de la découverte de la tablette de Tel Harmal Nul n’a encore pu la déchiffrer (y parviendra-t-on jamais ?) mais les signes et les chiffres graves, évoquant imparfaitement le rythme d’une mélodie ont persuade les savant irakiens qu’il s’agissait bien la de portées et de notes.

Cette tablette fut trouvée a terre, dans la chambre principale d’une maison. Elle mesure 14 centimètres sur 7 et demi cuite au feu selon, semble-t-il la méthode de la période Larsa (vers l’an 2000 av. J.-C.). Elle est trouée en son milieu et comporte sept lignes de caractères sumériens : première lignes : ME-ME…etc. ; deuxième ligne : Pa-4-PA-4-A-A-A-A, etc…

On peut faire un rapprochement entre cette tablette et les poèmes sumériens sur l’origine du monde. Ceci éclaire la relation étroite qui exista dans l’antiquité entre la poésie et la musique.

PEINTURE ET SCULPTURE : VERS UNE ECOLE IRAKIENNE

Il nous est impossible ici d’examiner ne serait-ce que rapidement pars lesquelles est passe l’art irakien a travers ses civilisations successives : Sumérienne, Assyrienne, Musulmane (Omeyade, Abbaside, Persane, Seldjoukian, Timouride, Mongole, Ottoman). Des civilisations étrangères eurent également, de façon indirecte, quelque influence. Nous nous proposons seulement ici d’examiner l’art moderne irakien.

L’art moderne irakien prit naissance après une période creuse ce près de six siècles qui laisse cd pays dans l’oubli de ses traditions.

Après la première guerre mondiale, seuls les officiers irakiens de l’armée Ottomane pratiquaient, en amateurs, la peinture. À Istanbul, ils étaient en contact avec l’art européen. De retour dans leur patrie, ils gardèrent leurs habitudes, franchement influencés dans le sens technique et subjectif par les primitifs italiens (Adam et Eve, paysages romains) qu’ils adaptaient avec un gout souvent douteux. Parins eux pourtant se trouvaient de boys portraitistes, plus proche de la tradition des miniaturistes turcs. Ces derniers, inconsciemment marquèrent le point de départ a la peinture moderne irakienne professeurs des écoles ils dirigeaient dans leurs essais les élèves attirés vers l’art.

Les premiers artistes (en tout que figuratifs) encoururent la désapprobation de leurs concitoyens pour des raisons d’ordre religieux (l’homme ne doit pas imiter Dieu. L’art est diversion de Dieu, l’image est une idole possible). De plus, après six siècles de nuit noire, l’art n’avait pas de public et les parents n’avaient aucune envie de pousser leurs enfants dans cette voie.

La deuxième guerre mondiale ayant ramené a Bagdad les artistes irakiens qui se trouvaient dans les écoles européennes un groupe se créâ « Les Amis de l’Art » dont l’activité s’exerça parallèlement a celle de l’Ecole des Beaux-Arts (cette Ecole des Beaux-Arts, peinture et sculpture s’était ajoutée en 1939 au Conservatoire de Musique et de Théâtres.)

L’observateur est frappé par l’extrême diversités des styles dans la peinture et la sculpture modernes irakiennes . Certains artistes sont très classiques, d’autres romantiques, d’autres primitives. Certains enfin s’engagent vers le modernisme ou le surréalisme.

Le mouvement surréaliste de Bagdad eut quelque mal a se développer. Il parvint toutefois a ( ?) certain résultât. Des articles, des expositions combattirent en sa javeur.

Vers 1942, l’art irakien tout entier tomba sous l’influence d’une postimpressionnisme introduit par des peintures polonaise « Ctapsinski, Matszczak, Jarema, etc).

Les artistes irakiens n’avaient pas seulement, en tant que difficultés a vaincre, a choisir entre les diverses voies qui s’ouvraient devant eux. Il y avait aussi le manque d’ambiance, la difficulté de procurer le matériel, l’absence de presse spécialisée, La revue d’art que je créai en 1945, La Pensée moderne, fut la première un genre.

A la fin de chaque année le gouvernement organise dans chaque école une exposition de activité artistique. Parmi les plus importantes manifestations --furent les expositions des Amis de l’Art et de la Maison de la Pensée moderne. Quant aux expositions de l’Ecole des Beaux-Arts, elles sont toujours suivies de concerts et de spectacles dramatiques.

L recherche des thèmes irakiens est apparue comme une façon efficace de retrouver la tradition et de joindre un public.

Espérons que ceux qui, comme la princesse Fahr – El-Niss-Zeid, Jewad Selim, Faik Hassan, cherchent le chemin d’une vérité plastique pourront un jour jeter les bases d’une école irakienne.

La poursuite même de l’abstraction pure ne constituerait pas une rupture avec la tradition.

Nous autres orientaux ne séparons jamais la couleur de l’esprit, la forme de la poésie. Nous ne sacrifions pas volontiers à la technique. Peut-être ces convictions et cet état d’âme permanant nous aideront-ils ?

J.H.